

De Raoul Moretti à Arthur Honegger

Article d'Emile Vuillermoz
Candide, 18 décembre 1930

Le hasard qui, on le sait, a toujours une vocation pédagogique secrète, s'est plu, cette semaine, à nous donner, sur la technique de l'opérette, de précieuses leçons. On crée simultanément aux Bouffes et aux Nouveautés, deux ouvrages féconds en enseignements. *Les Aventures du Roi Pausole* et *La Femme de Minuit* sont des thèmes de discussion extrêmement démonstratifs.

Après l'assaut tumultueux donné à nos traditions théâtrales par l'opérette anglo-américaine, les divertissements de music-hall et par les débuts du film parlant, l'opérette française se trouve actuellement un peu déconcertée. Elle ne sait plus exactement dans quelle direction elle doit s'orienter. Elle comprend vaguement qu'elle n'a pas à compter sur la naissance garantie d'un nouveau *Message* et que Reynaldo Hahn ne peut pas produire régulièrement une douzaine de *Ciboulette* par saison. Dans ces conditions, que va-t-elle faire pour défendre sa place au soleil ?

Aux Bouffes Parisiens, on a résolu le problème de la façon suivante : on a pris un sujet de pièce excellent, tiré d'un livre délicatement libertin, dont le seul titre fait palpiter les narines des imaginatifs et des réalistes, des voluptueux raffinés et des vulgaires bon vivants. On a confié la coupe et l'assemblage du livret à un bon faiseur, qui, en vers prestes et désinvoltes, a traité ce sujet charmant de la plus galante façon ; enfin, on s'est adressé un musicien de qualité pour renouveler le style des partitions de musique légère.

Théoriquement, toutes ces précautions étaient à prendre et révélaient un idéal très défendable. Il est bien évident qu'on peut souhaiter un rajeunissement dans la technique musicale de l'opérette. Ce rajeunissement peut parfaitement être obtenu par une révolution. Mais il faut savoir choisir.

Le choix d'Honegger était paradoxal. Rien dans le tempérament de l'auteur de *Pacific 231* ne le prédisposait à devenir le Lénine de la musique légère.

Ce n'est pas une question de classe ou de technique générale. Un Stravinsky ou un Prokofiev pourraient nous donner des bouffonneries musicales d'un style amusant et imprévu. Mais l'écriture d'Honegger ne pouvait se plier aisément aux exigences du genre.

Le jour, ou plutôt le Grand Soir ou éclatera la révolution dont nous parlons, il faudra que le librettiste soit entré aussi dans le complot. Albert Willemetz, en fournissant à son collaborateur un texte frisé au petit fer, rempli d'élégance de versification, tout pétillant de coquetteries verbales, lui imposait automatiquement toutes sortes de servitudes prosodiques dont la plupart reposaient sur de solides traditions. Or, Honegger, à moins de reproduire un peu servilement les coupes musicales tombées dans le domaine public - ce qu'il a fait à quelques reprises sans mauvaise volonté - ne pouvait sans trahison désarticuler ces vers par un phrasé musical d'une nouveauté absolue. Toutes les fois qu'il s'y est essayé, il a obtenu des résultats décevants.

Ces petits vers impertinents obéissent à des lois d'équilibre dont ne peut s'évader le compositeur qui les recueille. Ils préparent impérieusement des cadences et des chutes. Or, Honegger ignore complètement l'art de conclure avec esprit un couplet ou un refrain, ses ponctuations sont gauches, ses arrêts manquent de netteté ; il n'a pas voulu recourir au "point final" lapidaire et vigoureux des Offenbach et des Lecocq, mais il ignore la façon élégante et déliée dont l'auteur de Véronique savait, par un simple subterfuge harmonique, achever la courbe heureuse d'une mélodie bien dessinée.

Il n'a pas trouvé non plus une forme orchestrale intéressante. Son instrumentation est vraiment trop lourde et trop dense. Il y a, en particulier, un certain violoncelle qui freine continuellement l'élan des chanteurs. Ceux-ci, d'ailleurs, se trouvent extrêmement gênés par ces phrases hésitantes et maladroitement qui ne trouvent pas leur équilibre et qui ne prennent pas une décision franche entre le poncif et l'audace.

Arthur Honegger pourra s'étonner de cette avalanche de restrictions et de récriminations, d'autant, que, dans son entourage, on ne lui a pas ménagé les compliments les plus hyperboliques. Toute une partie du public également, par considération de l'auteur de tant d'œuvres respectables, n'a pas cru devoir « discuter le coup ». Je joue donc un rôle assez ingrat faisant entendre au triomphateur ces paroles amères, mais il sait fort bien qu'elles me sont inspirées par la plus sincère conviction et pour l'estime que j'ai pour son talent et pour son caractère qui ne méritent pas la banale complaisance. J'estime qu'il s'est trompé en abordant l'opérette, je le lui dis très loyalement, et je souhaite du fond du cœur que l'avenir me démontre que je me suis lourdement trompé.

A la même minute, le théâtre des Nouveautés nous donnait la Femme de minuit. Cette opérette de Monsieur André Barde et de Mr Raoul Moretti s'oppose de la façon la plus plaisante au spectacle des Bouffes. Dans la partition d'Honegger, il n'y avait pas assez de « métier » au sens spécial ou l'on doit comprendre ce mot dans un spectacle de bonne humeur. Dans celle de Monsieur Moretti, il y en a vraiment trop. Entendez par là que l'on entend plus que du métier à l'état pur, sans ombre d'inspiration et de personnalité. M. Moretti connaît, je ne dirais pas tous les secrets, mais toutes les recettes et tous les trucs de sa technique. Il peut composer en série des centaines de fox, de tangos et de refrains d'une frappe énergique et nette et parfaitement interchangeables. Sans jamais aller jusqu'au plagiat, tous ces refrains ont quelque chose de déjà entendu. Pour être polis, nous dirons qu'ils sont déjà classiques en naissant.

Il y a là un usage des coupes stéréotypées qui fait penser à une sorte de fabrication mécanique. La linotype est un instrument spécialisé dans la composition. Une partition de Moretti semble avoir été obtenue par une machine-outil qui, elle aussi, composerait infailliblement la musique bien faite, impeccablement rythmée et orchestrée.

Évidemment, ce n'est pas là on plus que nous trouverons une formule idéale pour sauver l'opérette moderne en péril. Armons nous donc de patience et attendons la naissance du musicien qui découvrira une façon inédite de nous divertir sans oublier que l'opérette a ses traditions, ses obligations scéniques, ses servitudes techniques et, derrière elle, une formidable littérature qui lui a créé une grammaire et une syntaxe dont il est toujours imprudent d'enfreindre les lois.